

Une affaire d'honneur

Deux locataires d'un immeuble budapestois de cinq étages se rencontrèrent devant l'ascenseur. Gustave Fried, ingénieur; Louis Gelb, négociant en peaux. Ils ne se connaissaient pas.

Dans cette grande ruche bourdonnante, jamais encore ils ne s'étaient rencontrés. Ils y habitaient pourtant depuis déjà trois ans. L'ingénieur au cinquième; le négociant au quatrième.

C'était un mardi, en juillet, avant le déjeuner, à deux heures et quart. Tous les deux, leur journée finie, se dépêchaient de rentrer. Affamés, impatients, accablés par la chaleur, énervés par les petits ennuis professionnels de la matinée.

L'ingénieur sonna pour se faire ouvrir l'ascenseur; aussitôt après lui, le boutiquier appuya à son tour sur le bouton. Ce geste, empreint déjà d'une légère hostilité, semblait dire:

"je n'ai que faire de votre coup de sonnette."

Le concierge arriva, ouvrit la porte de l'ascenseur. Les deux locataires, au mépris de toute politesse, se ruèrent vers l'étroite ouverture.

Et se heurtèrent violemment devant la porte. L'ingénieur, au sortir de ce carambolage, en avait le chapeau tout de guingois.

Ni l'un ni l'autre n'était du genre à chercher la bagarre; qui plus est ils étaient dressés au plus parfait respect de l'éducation bourgeoise. la nervosité de l'homme à jeun et l'accablement dû à la canicule firent seuls que, à la place des excuses de rigueur, les regards des deux hommes s'entrechoquèrent avec tant de haine.

"Vous pourriez vous excuser", fit l'ingénieur. Sur quoi le négociant, homme maigre et torturé d'aigreurs d'estomac, glapit d'une voix de fausset: "c'est pas la peine de foncer comme un sauvage!"

Pas question d'en rester là. Encore deux répliques cinglantes. Puis le boutiquier esquissa un geste insultant. Mais l'ingénieur l'avait devancé. Il est des personnes rondelettes qui, besoin étant, sauront se mouvoir avec une incroyable rapidité.

C'est ainsi qu'en l'espace de quelques secondes, le négociant Louis Gelb écopa d'une bonne quinzaine de gifles. Héroïquement, lui aussi se démena comme un beau diable: il eut voulu frapper, ruer, griffer. Mais il ne rencontrait que le vide. Le monde s'obscurcit autour de lui, son lorgnon se brisa sur son nez, sa cravate se mit de travers.

Immobile, le concierge savourait la scène en silence. Prolétaire de conviction, l'altercation de ces messieurs n'était pas pour lui déplaire. Il se contenta de les mettre en garde: quelqu'un pouvait entrer.

A la quinzième gifle, la combativité de Louis Gelb s'effondra. Les larmes lui vinrent aux yeux. Des sanglots l'agitèrent. Son chapeau était tombé, il le

chercha, le ramassa. Sa bouche trembla: "Des brigands pareils! Ce n'est pas maintenant que je vais me bagarrer avec eux dans une cage d'escalier. Mais vous ne perdez rien pour attendre."

Le gros ingénieur avait peine à retrouver sa respiration:

"Quand il vous plaira", dit-il. Et sortant de son portefeuille une carte de visite, il la tendit au concierge. Celui-ci la transmit au gîlé, lequel s'en empara, la fourra dans sa poche en grinçant les dents de haine, puis furieusement se rua vers l'escalier, à croire que de l'ascenseur aussi il était bien décidé à se venger.

Au bout de quelques minutes, la colère de l'ingénieur s'était évaporée. Sa victoire ne lui apportait aucun plaisir. Il avait vu un jour les derniers soubresauts d'un cheval renversé sur les rails du tramway. Il était pris de la même compassion à évoquer le visage bouleversé de son adversaire, son lorgnon brisé, son geste tragique quand, d'une main tremblante, il avait ramassé son chapeau.

Chez lui, il ne souffla mot de l'affaire. C'est de mauvaise humeur qu'il déjeuna. Le repas terminé, il ne réussit pas à s'endormir comme à son ordinaire. Il s'allongea sur le divan et recouvrit son visage d'un mouchoir pour le protéger des mouches. Mais il ne ferma pas les yeux. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise. Qu'on le veuille ou non, il s'était fait un ennemi mortel dans la même maison que lui. Qu'allait faire cet individu? Il n'en resterait certainement pas là.

Oh que non! Il lui avait même remis sa carte. Sûr qu'on allait le provoquer en duel. Pour être franc, le duel, il en avait peur, notre ingénieur. Ce n'était pas tant le danger, encore que cette perspective n'eût rien d'agréable. Parce qu'enfin, c'est vrai, on peut être blessé! Mais parce qu'il avait horreur des désagréments: les témoins, les pourparlers, le temps perdu, les dépenses. Sans compter qu'il n'avait aucune expérience de la chose. Sa destinée avait voulu qu'il atteigne quarante-deux ans sans avoir jamais eu à se battre en duel.

Un quart d'heure durant, il se tourna et se retourna sur son divan, puis il rejeta le mouchoir qui lui couvrait le visage.

"Eh bien papa, on ne dort pas?" demanda la femme qui, fuyant la grande chaleur, profitait, en chemise, de la fraîcheur de la chambre.

"Non!" Et il alla au café faire un billard pour oublier.

Le gîlé venait de grimper deux étages si furicusement qu'il en avait le souffle coupé. Sur le palier du second, ses genoux se mirent à trembler de faiblesse. Pris de vertige, il s'appuya au mur. Il en avait les tripes toutes retournées.

Un spasme parcourut les poumons, son foie, son estomac. Il se sentait en proie à une honte cuisante, anéanti. A travers la rampe, il plongea son regard dans le vide. Un instant, il fut sur le point de s'y précipiter. Mais le désespoir fit bientôt place, dans son cœur, à une violente colère. Il songea à demander réparation. A un procès, à un duel. Il aurait voulu, ce gros porc, le mettre sur la paille, le canarder, le hacher menu, le trucider, l'édenter, l'essoriller.

C'est dans cet état d'esprit qu'il parcourait maintenant la galerie ouverte, se parlant à lui-même, les poings serrés, ruminant sa vengeance.

Il sonna. La bonne vint ouvrir. Ses deux lycéens de fils accoururent, lui sautèrent au cou, l'embrassèrent. Sa femme aussi l'embrassa. On se mit à table.

L'offensé, meurtri jusqu'au fond du coeur, restait silencieux parmi les siens. Il n'avait pas la force de raconter ce qui lui était arrivé. Il était troublé, triste; c'est à peine s'il mangea. Il entendait ses fils bavarder gaiement sans se douter de rien. Mais sa femme était une bonne épouse. Elle remarqua que quelque chose n'allait pas. Sûrement à cause du magasin. Alors, à quoi bon l'énerver, le pauvre. Elle ne lui posa aucune question. Mais, pour au moins quelque peu l'apaiser, quand elle lui caressa les cheveux après le déjeuner, elle y mit deux fois plus de tendresse.

Il fut envahi par une ineffable sensation de bien-être qui le dédommageait de toutes ses peines. Il regarda sa femme, embrassa ses deux fils sur la tête et dit à voix basse:

"La vie est si moche. Sans un nid où se réfugier, il y aurait de quoi devenir fou."

Lui aussi s'allongea sur le divan pour faire la sieste, tout comme l'autre, un étage plus haut, juste au-dessus de sa tête. Mais lui ensuite, il ne put vraiment pas fermer l'oeil. Ni l'après-midi, ni la nuit. Que faire? A la fin de cette amère journée, il jeta, en se couchant, un regard anxieux sur sa femme qui, dans le lit double, dormait la tête sur l'autre oreiller. La réveiller? Lui dire quand-même ce qui s'était passé? Lui demander conseil? Impossible.

Il n'était pas assez héroïque. Il n'arrivait même pas à imaginer en quels termes il aurait fallu relater l'événement. Il essaya de lire, sans succès. Il éteignit la lumière. Il but de l'eau; Il prit du bromure. Finalement, il décida que mieux vaudrait, tous comptes faits, demander réparation à cet individu. Un duel! Voilà qui le rassurait, le satisfaisait. Une seule chose troublait quelque peu l'équilibre retrouvé de ses sentiments: de sa vie, lui non plus ne s'était jamais battu en duel. Il ne savait pas même comment engager pareille affaire. Et, les yeux fermés, il commença à réfléchir. Comme témoin, qui donc pourrait convenir parmi ses connaissances de café?

L'affaire de la cage d'escalier ne défraya pas la chronique. Le concierge bien sûr ne manqua pas de la raconter à qui voulait l'entendre, mais comme les intéressés eux-mêmes n'en soufflèrent mot, la nouvelle ne monta pas plus haut que le monde ancillaire, les cancans des cuisinières et des femmes de chambre. L'immeuble finit par classer cette affaire de gilles qui, pour l'essentiel, resta un secret. Ce qui compte c'est que ni la famille de l'ingénieur, ni celle du négociant n'en surent rien.

Un jour passa, puis deux, puis toute une semaine. Gustave Fried qui, à chaque coup de sonnette, s'attendait à voir apparaître les témoins du négociant, finit par se rassurer.

"Allons! Pour ce qui est du duel, je crois que je suis tranquille. Il m'aura fait un procès, le pauvre. Je risque une amende de cinquante pengk; c'est cher payé; avec une telle somme, il y aurait mieux à faire."

Juillet passa, vinrent août, septembre, octobre; mais de procès, point. L'ingénieur ressentit d'abord une certaine compassion, puis une nette sympathie envers son ennemi d'hier.

"Un homme intelligent, pensa-t-il, apparemment il ne fait rien. Et d'ailleurs, à quoi bon nous agiter? Nous ne sommes ni l'un ni l'autre des gens de la Haute!"

L'ingénieur avait vu juste: le gillé en avait pris son parti, il ne ferait rien. Mais ça n'avait pas été simple. Avant de renoncer à sa vengeance, Louis Gelb avait traversé bien des tourments. Et bien des choses avaient joué dans cette décision. A commencer par le petit monde dans lequel il vivait. Dans le cercle de ses amis, il n'avait pas trouvé une seule personne digne de sa confiance. A qui aurait-il pu raconter au café qu'on l'avait frappé? Qui ne se serait pas moqué de lui? Qui donc, parmi les gens qu'il connaissait, aurait été capable de se montrer suffisamment chevaleresque? Son instinct lui faisait pressentir avec acuité qu'il ne pourrait, dans cette douloureuse affaire, compter sur personne. Il se tut donc et laissa le ver, qui secrètement le rongait, poursuivre ses ravages. Jusqu'au moment où, sous l'effet de tant d'émotion contenue, la pepsine s'en prit à son estomac. Il dut garder le lit pendant deux semaines. Un duel n'était plus possible. Seule restait l'éventualité d'un procès. Oui mais voilà, un procès c'était une chose abominable. Il n'allait pas manquer d'exhumer les pénibles détails d'une affaire déjà enterré. Dieu merci! Tout est calme. Personne ne sait rien. Le concierge? Au diable le concierge, les bonnes et tous leurs commérages! De procès, il n'y en eut pas davantage. Après un long débat intérieur, sa colère reflua. Sa haine devint honte dans son âme offensée, ce qui, au début, lui causa de profondes, d'humiliantes souffrances. Puis, avec le temps, la honte aussi s'estompa. Pour finir, elle ne l'irrita guère plus que ne l'aurait fait une poussière logée sous sa paupière.

Un jour de la mi-octobre, alors que, cette fois encore, il rentrait du bureau, Louis Gelb arriva au pied de l'escalier au moment même où l'ascenseur allait démarrer.

"Ohé! cria-t-il. Moi aussi, je suis là!" et il sauta prestement dans la cabine.

Bien mal lui en prit. Dans l'ascenseur - quelle horreur de ne pas l'avoir vu plus tôt - se trouvait justement l'ingénieur en covercoat de demi-saison, coiffé d'un chapeau gris. Il était déjà trop tard pour faire demi-tour. La fillette du concierge -et non pas, Dieu merci, son père, témoin de l'affaire - appuya sur le bouton et l'ascenseur s'éleva dans un ronronnement.

Dans l'étroite cabine, tous deux se tenaient cois. Ils s'étaient fait peur. Gustave Fried attendait l'attaque avec angoisse: et si l'autre voulait prendre sa revanche. Le négociant ne put empêcher ses muscles de se contracter, excité qu'il était de se trouver si près de son adversaire. Mais il se maîtrisa. Les lourdes mains de l'ingénieur, ces mains d'où les fameuses gifles étaient issues, dépassaient des manches du manteau, aussi effrayantes que naguère, noueuses, épaisses, couvertes d'une noire et virile toison.

Vingt secondes s'écoulèrent. Vingt secondes atroces, suffocantes. Puis l'ascenseur s'arrêta dans un hoquet. La fillette ouvrit la porte:

"Quatrième!" dit-elle d'une voix fluette.

L'ingénieur fit un mouvement. Il s'effaça pour laisser le passage. Il y avait dans son geste quelque chose de modeste, de gentil, presque de chaleureux. Il regarda l'autre; il semblait demander la paix. L'air de dire:

"Vas-y, sors, ne fais pas de bêtises, tu vois bien que je regrette."

Louis Gelb sortit de l'ascenseur. Tous deux de sentirent soulagés.

L'ingénieur eut la vague impression qu'il aurait peut-être dû lui dire un mot aimable. Ne fût-ce que "pardon", et il regretta de ne pas l'avoir fait.

Le négociant, par contre, se saisit avec joie de ce soupçon de réparation.

"Parole d'honneur, c'est qu'il a eu la frousse" se dit-il, tout content. Il aurait pas aimé que je lui rentre dedans, je l'ai bien vu!"

Il n'était plus le même, il était tout ragaillard.

"Quel temps magnifique! J'ai rarement vu une aussi belle journée d'automne!" dit-il à sa femme en passant à table.

En octobre et novembre, le hasard multiplia les occasions de rencontre. La méfiance des deux hommes se dissipa, ils s'habituèrent au visage l'un de l'autre.

Vers la fin novembre, Louis Gelb passait dans la rue Kígyó pour se rendre à sa banque. Un monsieur corpulent venait en sens inverse; arborant un aimable sourire. Le visage lui était tout à fait familier mais sur le coup, le négociant fut incapable d'y mettre un nom. A tout hasard, il porta la main à son chapeau pour se découvrir. Ils marchaient vite; ils se trouvèrent bientôt nez à nez. L'autre salua également. Ils se regardèrent et rougirent. Louis Gelb, de dépit, en aurait piétiné son chapeau. Le visage familier était celui de Gustave Fried et ce type, dire que lui, nom d'un chien, il ne l'avait pas reconnu assez vite: il l'avait même pas salué!

Mais rien à faire, ce qui était fait était fait. Depuis, chaque fois qu'ils se rencontraient, l'ingénieur saluait le négociant. Il le saluait le premier, à vingt pas, d'un geste amène et large. Au début, Louis Gelb mesura ses propres coups de chapeau; après quoi, il commença à perdre de sa raideur. Ils finirent par faire assaut de politesse. En vain aurait-on cherché des Budapestois se saluant avec une aussi délicate courtoisie. Leur sourire était un arc-en-ciel, leur coup de chapeau, une déclaration d'amour.

Dans la semaine de Noël, l'ingénieur se rendit au théâtre avec sa femme. Vers minuit, quand ils arrivèrent devant la porte de leur maison, ils y trouvèrent les époux Gelb emmitoufflés dans leur pelisse.

Les femmes, en fait, étaient de vieilles connaissances. Non pas des amies, mais elles s'étaient déjà rencontrées; quoi de plus naturel, elles habitaient sous le même toit.

Elles engagèrent aussitôt la conversation. "Quelle horreur, ce concierge!

- Nous faire poireauter comme ça, le temps qu'il se décide à sortir du lit, c'est insensé!

- A Berlin, les locataires ont la clé.

- Vous étiez où? Au cinéma?

- Non, au théâtre!

- "Le théâtre, c'est mieux, moi non plus, je n'aime guère ces films parlants"...

Les deux hommes se tenaient à l'écart, embarrassés, sans dire un mot.

La femme de l'ingénieur s'en avisa:

"Mais au fait, vous ne vous connaissez peut-être pas! Chère Madame, permettez-moi de faire les présentations. Mon mari!"

Gustave Fried salua d'un grand coup de chapeau, baisa

respectueusement la main de la dame en manteau de fourrure, puis se tourna vers l'autre homme. Il claqua les talons et modeste, aimable, d'une voix un peu timide:

"Fried..." dit-il en tendant la main.

Le négociant hésita une seconde puis accepta. Ils se serrèrent la main, longuement, chaleureusement. C'était une nuit d'hiver, merveilleuse et pure. La neige tombait à doux et gros flocons. Enfin soulagés, les deux adversaires, ivres de bonheur, étaient bien près de tomber dans les bras l'un de l'autre.

Traduit par Jean-Pierre Mondon sous la direction de
Jean-Luc Moreau